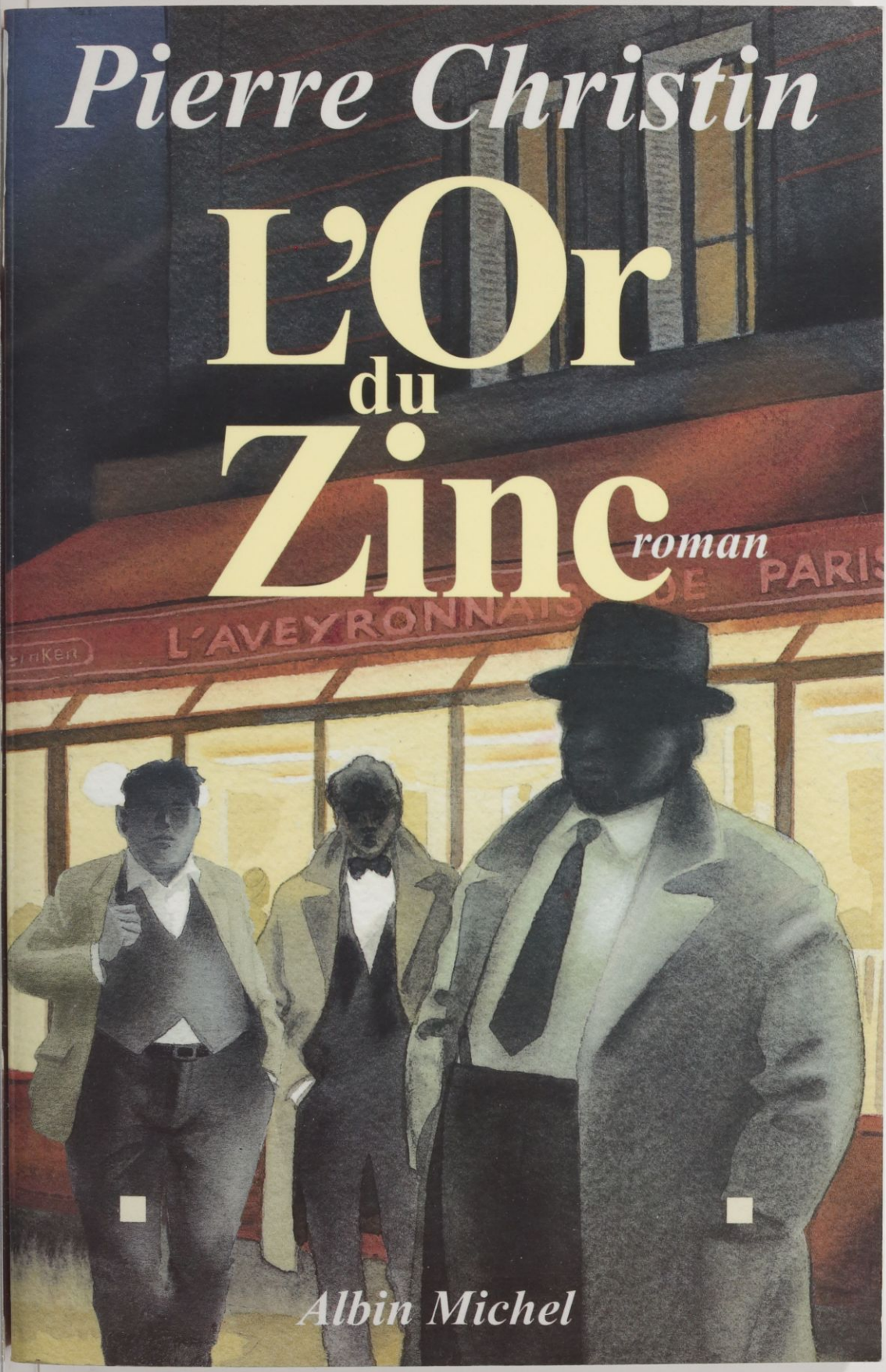
Pierre Christin

L'Or du Zinc

roman



Albin Michel

02255455 3
823

L'or du zinc

1999-4971
D4

Pierre Christin

L'or du zinc

ROMAN

Albin Michel

DL- 2 2 04 1998 17078

© Éditions Albin Michel S.A., 1998
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-10056-3

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

Pour Angèle, ma lectrice

Avant

Ce matin, jour de travail, Antoine s'était levé tôt et il avait quitté son appartement beaucoup trop grand du parc Montsouris sans faire de bruit.

Dans l'air frais, presque coupant, de l'aube annonçant une journée lumineuse, il avait marché vite le long des boulevards des Maréchaux, comme pour préparer son corps à la longue station immobile qui l'attendait. Ou alors pour nettoyer préventivement son esprit de toutes les choses dérisoires qui allaient immanquablement l'encombrer.

A la fin du trajet seulement, au-delà de la porte de Versailles, il avait pris un autobus bondé pour rejoindre le journal dans les temps. Jour de travail. Voilà ce que c'était. Et il fallait s'y conformer, au moins dans les apparences.

Maintenant il était là, devant son écran, depuis de longues heures déjà, à procéder aux derniers choix, aux ultimes arbitrages, les plus délicats, ceux qu'il avait trouvé le moyen de repousser durant la journée au prix de quelques petites manigances qui n'avaient pas dû échapper à Lou, mais tant pis.

– Et ça ? questionnait donc Antoine.

C'était un couple d'une grande beauté, semblait-il, à

demi nu sur une plage déserte. Peut-être l'homme avait-il son bras passé sous le corps de la femme, ou alors il touchait ses longs cheveux. Mais il y avait comme un envol de fines particules rendant tout indistinct, moiré, anormalement pâle sur le sable blanc dans lequel le couple paraissait se dissoudre.

– Ah ça, cher, très très cher, disait Lou.

– Eh bien, c'est dommage, dit Antoine (qui à vrai dire s'en fichait), parce que ça n'en valait pas la peine.

– Mais enfin, tu as vu qui c'est ! protesta Lou.

– Non.

– Ne fais pas l'idiot ! protesta encore Lou.

– Bon, d'accord. Mais ce n'est pas parce que je les reconnais, moi, que d'autres aussi. C'est quand même incroyablement mauvais.

– Qu'est-ce qu'on fait alors ? Comme tu n'étais pas là hier, je me suis plus ou moins engagée.

– De toute façon, dit Antoine, quand ça coûte cher, même si c'est nul, ça passe toujours.

– Oui, approuva Lou. Et puis il y aura la légende. Je la sens bien.

Antoine déchiffrait plus attentivement les deux corps célèbres, à la fois tout proches et très lointains, dans ce simoun étrange qui ne collait pas avec la mer bleue et lisse qu'on apercevait juste derrière le couple.

– Il faudrait placer une ombre, là, tu vois, entre eux et le sable, pour que ce soit moins flou.

Lou regardait.

– D'accord, fit-elle à contrecœur, tu as raison, ça sera mieux.

– Ensuite ? demanda Antoine.

– Quelque chose de pas cher du tout puisque c'est le principal intéressé qui nous l'a fait parvenir en exclusivité.

– Bien, dit Antoine (qui s'en fichait toujours).

– Je ne suis pas sûre que ça te plaira, pourtant, glissa Lou d'un ton assez fielleux.

Pendant un instant il n'y eut rien. Et puis deux visages apparurent. L'un semblait modelé grossièrement dans une matière molle et suintante, comme si un sculpteur maladroit ou dégoûté s'était arrêté avant de lui donner tout à fait forme humaine. Quelque chose d'effrayant s'en dégageait, et ce masque de saindoux ressemblait à un visage d'assassin.

C'en était un.

L'autre, couronné d'un casque de cheveux blancs argentés aux volutes léonines, affichait un sourire satisfait. C'était celui de l'avocat de l'assassin, un spécialiste des causes flamboyantes qui lui permettaient, à intervalles réguliers, de faire oublier les affaires beaucoup plus discrètes et lucratives ayant assuré sa fortune.

– Et voilà, encore l'Important, soupira Antoine. Ça faisait longtemps qu'on ne l'avait pas vu, celui-là.

– C'est une grosse affaire, plaidait Lou.

– Ce sont toujours de grosses affaires, avec Ponty-Lamanière. C'est pour ça que c'est un Important.

– N'empêche que quand on a besoin de lui, on est bien contents de l'avoir, P.L.

Elle disait Péhelle, parce que c'était ainsi qu'on disait.

Derrière l'assassin et son défenseur, on distinguait quelques magistrats en costumes de déguisés, la foule d'un palais de justice, l'excitation d'un spectacle sanguinaire.

– D'accord, j'ai compris, capitula Antoine pour en finir. Allons-y pour P.L.

Lou pressa une touche.

– Tu préfères peut-être ça ? demanda-t-elle de sa voix pointue.

– Quoi, ça ? dit Antoine qui ne voyait plus rien qu'un fourmillement gris.

Avec lenteur, comme sortant progressivement de limbes sombres et lointaines, le corps désarticulé d'une adolescente se matérialisa peu à peu. La lumière et la couleur étaient atroces mais quelqu'un comme Antoine voyait très bien le visage tuméfié, le cou brisé, le corsage arraché, les cuisses avec des traces d'urine, de sperme et de sang, la jambe gauche anormalement repliée.

Il frissonna. L'air conditionné, sans doute, qui donnait aussi un côté aigrelet déplaisant à l'odeur de Lou.

– C'est quoi ce truc ? dit-il.

– Une photo qu'on nous a envoyée par la poste, je viens juste de la scanner. Prise par un voisin, avant l'arrivée de la police.

– C'est abominable, dit Antoine, qui ne pouvait arracher ses yeux du corps juvénile étendu sur ce qui semblait une dalle de béton jonchée d'ordures.

– Il ne demande pas de fric, il veut juste qu'on la publie pour témoigner contre la violence dans les cités, plaidait Lou.

– Faux culs, en plus, ces chacals, dit Antoine. Vire-moi ça, tu veux ?

L'écran redevint neigeux.

– Tu pourrais vérifier les pages de la fin ? proposa Lou, comme si rien ne s'était passé.

– Oui, dit Antoine, se demandant si elle l'avait soumis à une sorte d'épreuve.

Une ribambelle de photos déjà maquettées et légendées se mit à défiler. Malgré les robes coûteuses, les nœuds papillons, les maquillages savants et aussi la chirurgie esthétique (qu'il repérait toujours), malgré les décors de boîtes de nuit ou de palais italiens, la rude lumière des flashes donnait souvent un aspect de quartiers de viande fraîchement équarris aux visages unanimement souriants.

Antoine voyait s'inscrire des noms toujours aussi improbables à ses yeux (le comte et la comtesse de Loot de Trixve de Meeüs de Lidekerke-Beaumont, la marquise de Ramezée Sanchez y Carvalho von Wachthausen, la charmante Athénaïs de Sevin-Obolenski en compagnie du célèbre financier Idris Khairallah, la top model Janice Pennefather-Huspratt au bras de l'animateur-imitateur Zoot Dubois, tant d'autres revenant plus ou moins régulièrement selon le degré d'ancienneté dans la rubrique, l'état de la fortune ou l'éclat de la notoriété).

– Ça va, finit-il par dire, après avoir procédé à divers ajustements par touches légères, enlevées, un peu comme un coiffeur peaufinant un brushing compliqué.

Après, il y avait les horoscopes, les jeux, les recettes de cuisine, la décoration, les conseils médicaux et quelques autres broutilles pratiques disposées en petits pavés polychromes encastrés les uns dans les autres. C'était ce qu'Antoine préférait, en réalité. Il s'amusait à déplacer des titres, à insérer une photo, à colorier un article, à choisir un caractère en italique, à confectionner un cul-de-lampe décoratif, à bichonner une lettrine. C'était comme un puzzle toujours à recommencer, toujours semblable mais tou-

jours nouveau. Et il y avait probablement en lui quelque chose d'immature qui prenait encore du plaisir à ce type de travail.

– On a fini, dit Lou que cette partie-là du journal intéressait médiocrement. Tu as tout vu.

Antoine se leva. Il faisait sombre dans ce coin de la pièce encombré de tirages photo, d'épreuves, d'écrans, de claviers, d'imprimantes, de dossiers, de papiers en vrac. Mais à l'extérieur, derrière les lattes inclinées du store vénitien, on devinait le soleil encore brillant, la chaleur drue.

– Tu pars quand ? demanda Lou.

– Demain, répondit Antoine.

– Veinard, dit Lou.

– Oui, dit Antoine sans conviction.

– Moi, j'irai en safari cet hiver, ajouta Lou avec beaucoup de détermination.

– Super, dit Antoine à tout hasard.

Il lui fit la bise, parce que c'était ainsi entre garçons et filles, et d'ailleurs de plus en plus entre garçons.

A peine sorti de son bureau, il s'efforça d'effacer de son esprit la petite rédactrice en chef adjointe à tête de musaraigne, toute vêtue de noir parce que c'était aussi ainsi.

Dans l'ascenseur, son image à lui se reflétait dans le miroir. Il n'était pas très grand, avec des cheveux bruns et bouclés, des yeux bleus presque mauves qui lui venaient de sa mère, la peau déjà tannée parce qu'il se plaisait au grand air. Dans sa chemisette colorée, il avait un côté athlétique, un peu trompeur puisqu'il n'avait jamais pratiqué aucun sport à proprement parler, même s'il aimait l'exercice physique. Son regard clair se détourna de lui-même. Depuis quelque temps, il n'aimait pas tellement se voir.

Un instant plus tard, il quittait les locaux en passant devant la ravissante Eurasienne qui ne reconnaissait jamais personne et souriait à tout le monde, puis devant le vigile roumain aux épaules rembourrées qui reconnaissait tout le monde et sentait l'oignon à dix pas.

Dehors, c'était toujours l'été, un beau début de soirée où se mêlaient les âpres senteurs de la ville et les parfums plus recherchés de massifs de fleurs, arbitrairement plantés çà et là pour faire coquet. Malgré ces efforts, la banlieue se piquant de modernité qui abritait *Ligne de vie* restait une banlieue, en dépit des longs bâtiments flambant neufs où étaient venus s'installer de nombreux autres magazines souvent plus prestigieux que celui où Antoine exerçait ses talents – ce qui n'était pas bien difficile – mais aux tirages pas forcément aussi impressionnants.

A côté des salles de squash, des centres de remise en forme, des cabinets de gynécologue, il y avait toujours des pavillons en meulière, des pensions de famille, des cafés arabes, des épiceries mélancoliques.

Antoine partit de son pas vif vers la Seine. Il avait décidé de rentrer à pied, malgré l'heure et la distance. Mais en changeant son trajet du matin pour revenir chez lui en passant par le centre de Paris.

Lorsqu'il verrait une cabine, il faudrait qu'il pense à téléphoner à Sylvie pour lui annoncer qu'il serait de retour assez tard.

Respirant profondément, les yeux parfois mi-clos comme pour oublier trop de choses vues sur un écran lancinant, il ne pensait presque à rien.

Même pas au lendemain, qui pourtant n'était pas jour de travail.

Vacances

I

– Tu ne conduis pas trop vite ?

C'était ainsi avec Sylvie. Tout était toujours trop pour elle. Enfin, plutôt tout proche de trop que franchement au-delà. D'où le côté juste un peu interrogatif, comme une plainte discrète, de tant de ses fins de phrase.

– Non, dit Antoine.

Il aurait pu dire que la voiture était suffisamment vieille pour qu'il ne risque pas de conduire trop vite ; il aurait pu dire qu'il aimait ce sentiment du paysage glissant autour de lui comme dans un long travelling ; il aurait même pu dire qu'il n'était pas tellement pressé d'arriver à La Volpillère, chez les parents. Mais il répéta seulement :

– Non, je t'assure. C'est les montagnes qui défilent autour de nous...

Venant de l'arrière, il y eut la voix encore si enfantine de Claire :

– Ça fait comme au cinéma, hein, Antoine ? Comment ça s'appelle quand on a l'impression que le décor avance tout seul tandis qu'on reste immobile ?

– Un travelling, dit Antoine. Ou alors un zoom. Ou même une combinaison des deux.

– Ah oui, dit Claire de son ton sérieux. Je connais ces mots-là.

Pourquoi Claire n'était-elle pas sa fille à lui ?

Ils pensaient si souvent à la même chose au même moment, tous les deux, alors qu'au fond il n'y avait aucune raison à cela.

Il eut un regard furtif pour les lunettes incassables, pour l'appareil dentaire, pour les cheveux tirés en arrière en une courte queue de cheval, pour le livre que Claire tenait serré contre sa poitrine naissante avant de se replonger dans la lecture. Bientôt, Claire serait très jolie.

Derrière les lunettes il y avait de grands yeux gris, oublié l'appareil dentaire on ne voyait plus qu'une bouche bien dessinée, elle avait des cheveux mousseux et un corps élancé. Claire n'était pas encore finie, voilà tout, même si son esprit fonctionnait déjà avec beaucoup de finesse. Bientôt elle serait grande et...

Malgré lui, Antoine eut soudain une autre image en tête, une image de jeune fille, mais ce n'était pas celle de Claire même si l'adolescente lui ressemblait un peu, en dépit de son visage tuméfié, de son corsage arraché, de ses cuisses sur lesquelles on voyait des traces d'urine, de sperme et de sang. Antoine frissonna, mit cela sur le compte de l'altitude, décida de se concentrer sur sa conduite, effaça cette image qui n'avait pas sa place ici.

Ils avaient maintenant passé le col de la Fageole et étaient en train de sortir de l'autoroute en direction de Saint-Flour.

Lorsqu'ils arrivèrent à la ville haute, allongée sur son rocher comme un animal préhistorique aux écailles luisantes formées par les toits de lauze, Sylvie, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis l'autoroute, dit :

– Tu ne t'arrêtes pas ?

C'était la semi-interrogation habituelle, laissant entendre, au choix, qu'elle s'étonnait un peu qu'Antoine ne respecte pas l'un de ses petits rituels mais aussi qu'il lui était indifférent qu'on marque la pause ou non avant la dernière partie du voyage.

– Tu n'es pas trop fatigué ?

Avant qu'Antoine ait pu répondre, Sylvie s'assurait quand même, toujours sur le mode de l'inquiétude teintée d'indifférence, qu'il ne se passait rien qui fût susceptible de déranger véritablement le déroulement normal des choses.

– Non, dit Antoine.

Il aurait pu dire que si, il était fatigué, fatigué par certaines images dont il avait de plus en plus de mal à se débarrasser, et que justement il n'avait pas envie de déambuler sans raison dans les rues cavernicoles de la vieille cité ; il aurait pu dire que, contrairement à tout à l'heure, il était désormais plutôt pressé d'arriver à La Volpillère pour y prendre une douche, un livre, un verre, légèrement à l'écart de la famille si possible ; il aurait même pu dire, mais cela pouvait se révéler susceptible d'un assombrissement chez Sylvie, qu'il avait horreur de la sonorisation inepte aux relents de cabrette qui banalisait tristement la ville faite pour le silence minéral des longs hivers.

– Non, répéta-t-il. Sauf si tu en as vraiment envie, je préfère qu'on continue.

De l'arrière, à nouveau la voix claire de Claire.

– Il y a la sono, je l'entends d'ici. Ça gâche tout, de toute façon, tellement c'est bête, tu trouves pas, Antoine ?

Pourquoi Claire n'était-elle pas sa fille à lui ?

– Il faut bien que les commerçants gagnent leur vie, dit Sylvie.

– Y a pas besoin de musique pour vendre du saucisson, dit Claire. Ils ont que ça, ici. Ça plaît ou ça plaît pas, le saucisson, mais à mon avis la musique fait pas vendre.

La voiture s'éloignait maintenant de Saint-Flour et, au soulagement d'Antoine, la maigre conversation s'éteignit d'elle-même tandis que la fillette se replongeait dans son livre. Il était reconnaissant à Claire d'avoir parlé à sa place, il lui était reconnaissant aussi de s'arrêter avant l'une de ces querelles lentes, douces et biaisées dans laquelle Sylvie aurait bien pu s'engager.

A côté de lui, il sentait se crisper le corps lisse et blanc de sa femme, ce corps presque translucide qui faisait davantage penser à une matière comme l'ivoire, ou peut-être la pâte de verre, qu'à de la vraie chair. Sylvie n'avait pas d'enfant, n'aurait, semble-t-il, jamais d'enfant, et peu à peu son corps inutile, dont les médecins ne comprenaient pas le refus, devenait plus immatériel, froid et glissant.

La vision d'un beau corps féminin à demi nu après l'amour, allongé comme dans un mirage tremblant sur une plage presque irréelle, lui sauta au visage. Un homme passait son bras sous ce corps, touchait de longs cheveux perdus dans le sable pâle...

Antoine cligna des yeux, remua sur son siège, serra ses doigts sur le volant. Regarder le plomb du Cantal qui surgissait à droite de la route étroite et sinueuse. Se laisser envahir par la beauté ordonnée du paysage. Observer les vaches à la robe caramel, aux cornes effilées, tendre l'oreille pour saisir le son de leurs clochettes. Très bien, les vaches,

pour ne pas penser à des choses auxquelles il ne fallait pas penser.

Derrière la vieille Renault d'Antoine, une forme grossissait entre les rangées de frênes bordant la route. Malgré les virages de plus en plus serrés, il y eut un appel de phares comminatoire, un coup de klaxon tout aussi autoritaire. Une énorme voiture dont Antoine ne connaissait pas la marque avait déjà doublé, mordant sur le bas-côté en écrasant quelques digitales égarées là, faisant jaillir du gravillon, disparaissant très vite derrière d'autres virages.

Il aperçut subrepticement un profil perdu qu'il crut reconnaître. L'une de ces filles comme il en voyait passer dans ces photos de soirées où les noms à particule improbables se mêlaient à la chair fraîche périssable ? Possible, car il était très sûr de sa mémoire visuelle. Mais qu'aurait-elle fait ici ?

– C'était ton père, Claire ! s'écria Sylvie de cette voix de petite fille excitée qu'elle prenait toujours pour tout ce qui touchait à sa famille. C'était Jérôme, j'en suis sûre !

Claire leva le nez de son livre sans rien dire.

– Tu crois ? dit Antoine. Ce n'était pas sa voiture.

– Il a encore changé, dit Claire, factuelle. Maintenant, c'est une Cadillac.

– Ah, dit Antoine.

– Il n'y avait pas une femme blonde à côté de lui ? dit Sylvie de son ton hésitant, presque plaintif.

– Il a aussi changé de femme, dit Claire, toujours factuelle. Celle-ci, c'est Katja.

– Qu'est-ce qu'il va vite, ne put s'empêcher de remarquer Antoine.

Sylvie croisa ses mains pâles sur sa jupe impeccable, de façon déterminée.

– Il a l'habitude, dit-elle. Et il conduit très bien, n'est-ce pas, Claire ?

Claire lisait à nouveau et ne semblait pas avoir entendu, mais Antoine avait bien compris. Lorsque lui, à l'issue d'une descente de plusieurs kilomètres qui donnait de l'élan à sa vieille guimbarde, dépassait imperceptiblement la limite de vitesse autorisée, c'était de l'inconscience. Lorsque Jérôme fonçait à tombeau ouvert sur les départementales en forme de montagnes russes, c'était du panache.

Logique, puisqu'il faisait partie de la famille et que le monde de Sylvie ne s'organisait qu'en fonction de valeurs incarnées par des beaux-frères, des cousins, des oncles, des grand-tantes et autres collatéraux en nombre indéterminé. Toute une armée de personnages dotés chacun de leurs vertus et de leurs défauts, mais avant tout réunis par des liens du sang, aussi ténus fussent-ils, formant un ensemble homogène, complet, varié, au-delà duquel il n'était nul besoin d'aller chercher des exemples de comportements ou des leçons de vie.

– Tu la connais cette dame, comment dis-tu, Katia ? demandait Sylvie.

Avec un petit soupir, Claire posa son livre ouvert contre ses genoux.

– Katja, dit-elle. Avec un *j*. Elle est norvégienne et elle pose pour des photos de mode.

Voilà, pensa Antoine. La mode. Plus ou moins la mode.

– Tu la connais, alors ?

Sylvie pouvait être tenace, malgré sa voix de petite fille et ses gestes d'oiseau.

– Je l'ai vue une fois, dans les bureaux de l'avenue Hoche.

C'était là que Jérôme avait installé ce qu'il appelait son quartier général, depuis que ses affaires avaient pris une nouvelle envergure.

– Elle a un drôle d'accent quand elle parle français, mais elle est cool, disait Claire d'un ton assez définitif.

Le silence revint dans la voiture qui ahanait dans une vallée tourmentée et déjà plongée dans la pénombre. C'était la dernière partie du voyage et la route devenait réellement diabolique, avec une succession incessante de petits virages presque à angle droit. Habituellement, c'était là que Sylvie se sentait prise d'un malaise.

Sylvie dit, en adoptant sa voix d'enfant souffrante (une autre de ses voix qu'elle utilisait assez souvent) :

– Je crois que je vais avoir mal au cœur.

Antoine arrêta la voiture, la gara dans une anfractuosité du roc qui surplombait la route. Sylvie sortit en lissant ses vêtements chers et discrets (les vêtements, les soins médicaux et esthétiques, les diagnostics et contre-diagnostics relevaient des subventions parentales. Avec l'appartement, évidemment).

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Claire en sortant elle aussi de la voiture, son livre à la main.

– Sylvie ne se sent pas bien, dit Antoine, avec un regard pour la forme presque fantomatique de sa femme, vêtue d'un lin pâle qui se fondait dans la paroi terne, tournant le dos à la route en marchant lentement, faisant en quelque sorte du surplace.

Ce creux de combe était frais, presque froid même, on entendait le cliquètement d'un torrent en contrebas, un

voile d'air humide montait à travers un bois de sapins, il y avait des odeurs poivrées d'herbes aromatiques.

– Ça sent la menthe, dit Claire en regardant autour d'elle et en se baissant pour cueillir un pied de menthe sauvage aux feuilles duveteuses.

– Et toi, tu n'es pas barbouillée ? demanda Antoine.

– Non, dit Claire, la voiture ça me fait rien.

– Pourtant, à lire comme tu fais, ça devrait, dit Antoine.

– Non, je t'assure, dit Claire. Mais je commence à avoir faim.

– On va bientôt arriver, dit Antoine. A La Volpillère, c'est toujours plein de bonnes choses.

– C'est vrai, ça, approuva Claire.

Sylvie traçait toujours ses cercles étroits en tournant lentement autour d'un axe imaginaire, un mouchoir sur la bouche.

Soudain, il y eut un bruit de moteur, des sifflements de pneus, un coup d'accélérateur violent et un petit bolide décapotable surbaissé couleur jaune canari passa à toute allure, comme l'un des avions de chasse qui parfois survolaient la vallée, et puis disparut en attaquant rageusement la côte qui montait vers le plateau. Antoine et Claire aperçurent en même temps les deux jeunes gens qui se trouvaient à bord de l'engin.

– Ce n'est pas ton cousin, ça ? demanda Antoine.

– Si, dit Claire. C'est Xavier-Paul.

– Il a déjà le permis de conduire ?

– Je sais pas.

– Et l'autre à côté, c'est un copain à lui ?

– Je sais pas, dit Claire, son petit visage pâle, fermé.

– C'était Xavier-Paul ? disait tout à coup la voix de Sylvie.

Elle était à côté d'eux, son mouchoir maintenant à la main.

– Je crois bien, dit Antoine. Et Claire aussi.

– Pourquoi vous ne m'avez rien dit ? demanda Sylvie.

– Il allait trop vite, on l'a à peine aperçu, répondit Antoine.

– S'il m'avait vue, je suis sûre qu'il se serait arrêté.

Un peu à l'écart, Claire faisait un petit bouquet en ajoutant quelques bruyères, des fleurs mauves dont Antoine oubliait toujours le nom, des campanules bleues, une branche de silène enflé, à son pied de menthe.

– On peut repartir ? dit Antoine. Tu te sens mieux ? Il fait froid ici.

Sylvie eut un léger geste de la tête, remonta en voiture, boucla sa ceinture.

Quelques minutes plus tard, ils étaient sur le plateau et le soleil du soir, resplendissant au-dessus des champs de seigle doré, les frappa en pleine figure, éblouissant Antoine qui oubliait toujours d'avoir des lunettes de soleil à portée de main.

Presque tout de suite après, au pied des alpages, il y avait la ferme d'Hippolyte, la Carmalie. Dans le soleil couchant, elle paraissait encore plus vaste, plus lourde, plus brutale qu'elle ne l'était en réalité, et sa longue étable au toit ondulant comme un dos de saurien gigantesque traçait une ombre immense sur la prairie piquée de rocs menaçants.

De là où passait la route, on ne voyait pas les nouveaux hangars et les installations modernes qui se multipliaient depuis quelques années. Mais on distinguait très bien un

gros véhicule qui descendait lentement des pâturages situés plus en altitude. La Carmalie était la dernière des fermes du plateau avant la grande solitude des sommets.

– Tu ne crois pas que c'est Hippolyte qui arrive de là-haut ? demandait Sylvie à Antoine, en observant la voiture qui tanguait lentement sur une piste à peine tracée au milieu des herbages.

– C'est bien possible, dit Antoine sans se compromettre.

– Mais il est trop tard pour s'arrêter ? suggérait Sylvie.

– J'en ai un peu peur. Si on veut qu'il y ait encore du soleil à notre arrivée...

Il conduisait machinalement, prenant des petites routes enserrées entre des murettes de schiste et dépourvues de toute indication, tournant à droite, à gauche, sans hésiter, avec assurance. Après tout, lui aussi était d'ici et il connaissait tous les chemins menant à La Volpillère.

– Comme ça, nous pourrons voir le château de ton père, c'est vrai, dit Sylvie en se retournant un peu pour s'adresser à Claire, qui ne répliqua rien.

Pour Antoine, le château de Marnhac n'était pas, ne serait jamais le château de Jérôme Canivenq. C'était le château de Marnhac, comme ça l'avait toujours été, voilà tout.

On l'apercevait en effet, avec sa tour carrée surmontée d'une espèce de chapeau pointu, contrôlant à la fois le plateau sur lequel ils se trouvaient encore et la nouvelle vallée dans laquelle ils s'apprêtaient à descendre, après avoir bifurqué sur une route minuscule.

Les hêtres rabougris par le vent et le froid du plateau faisaient place aux châtaigniers des pentes, il y avait des cerisiers, des poiriers. Et, reposant doucement sur le dos

rond de sa colline dominant la rivière, il y avait La Volpillère, avec ses bâtiments eux aussi toujours plus nombreux.

Quelques minutes plus tard, tandis qu'Antoine finissait de sortir les bagages de sa Renault, il entendait les cris de Sylvie courant à travers les maisons et les dépendances, apparaissant à une fenêtre, à une porte, comme dans une opérette de boulevard.

De la voix de petite fille insouciante, impérieuse et pleine d'espoir qu'elle avait certainement dû être, elle appelait toujours :

– Maman ? Mamie ? Où êtes-vous ? On est arrivés ! Maman ? Mamie ?

Claire était partie se préparer une tartine à la cuisine.

Antoine alluma une cigarette en contemplant la vallée, avec la rivière sur laquelle se reflétait encore le soleil aveuglant.

Derrière lui, il entendait toujours la voix anormalement juvénile de sa femme qui répétait comme dans une comptine :

– Mamie ? Maman ?